

Anne Lurois

Saisir l'instant

– Très bien cette petite Jeanne. Elle a la finesse et la souplesse que je cherche.

Le sculpteur tournait autour de la jeune fille comme un maquignon autour d'une bête. La pauvre enfant n'avait encore jamais posé et se trouvait gourde sous le regard scrutateur. L'homme lui avait ôté son châle pour apprécier la largeur de ses épaules, il lui tenait maintenant le menton, forçant ses mouvements pour admirer la noblesse de son port de tête.

Il marmonnait pour lui-même en pratiquant son examen.

J'aime l'accroche de cette nuque. Nous cacherons ce visage enfantin. Surprenant pour la maturité du corps. Un peu maigre.

– Rose, il faut faire manger cette enfant.

Rose se tenait en retrait et observait son amant sans un mot. Elle savait que la petite deviendrait une proie dès l'instant où le maître entamerait son œuvre. Rose choisissait elle-même les filles : jeunes, naïves mais surtout sans ambition et sans famille. Poser pour le grand homme, voir leur corps modelé, gagner quelques subsides suffisaient souvent à leur contentement. Pourtant depuis quelques temps, l'artiste devenait difficile. Les modèles défilaient, posaient pendant des heures, il les déshabillait du regard pour s'approprier leur corps. Rose sentait bien que quelque chose n'allait pas ces derniers mois, il ne parvenait pas à se satisfaire de ces conquêtes faciles qu'elle poussait vers sa couche. Elle n'était pas naïve, elle savait que la création passait par la possession. Ils vivaient ensemble depuis si longtemps. Une inquiétude qu'elle n'avait jamais ressentie s'emparait d'elle.

– Nous commencerons demain Jeanne, à quatre heures. Rose, tu peux rentrer. J’ai encore des choses à vérifier à l’atelier. Je ne tarderai pas.

Rose, vexée d’être renvoyée comme un vulgaire modèle, attrapa gants et chapeau dans un mouvement d’humeur qui n’échappa pas à son compagnon. Il ne releva cependant pas, jugeant inutile d’ouvrir la porte aux récriminations pour se perdre en querelles stériles et sourit intérieurement de ces airs bourgeois qu’elle avait pris depuis leur installation dans leur grande maison.

Quelques instants après le départ des deux femmes, son assistant vint le prévenir qu’à l’exception de Mademoiselle Camille, l’atelier était vide.

– Merci, je fermerai répondit Auguste.



Le sculpteur appréciait de se trouver seul à l’atelier. Dans le silence des œuvres, il se penchait sur lui-même et se confiait aux marbres et terres regroupés là comme autant de confidents muets.

Toujours devoir se montrer, se vendre, se donner en spectacle comme les catins du boulevard ou cette pauvre fille que je déshabillais d’un coup d’œil il y a un instant. Elle ne voyait dans mon regard gourmand que quelques pièces pour manger. Je la croquerai volontiers cette jeunesse offerte, aussi sûrement que la critique me dévorera au prochain Salon. Ils n’attendent que ça finalement : le faux pas. Mais j’ai la stature moi, je vais leur montrer qui je suis. Comment réagirait Camille ? Elle est si entière.

Auguste approcha pour épier la jeune femme.

C’est incroyable ce qu’elle progresse, cette petite a du talent. Et jolie en plus. Une beauté sauvage. Insaisissable. Tant de force et de fragilité. Si jeune. Pas coquette, toujours de la terre au front, la chevelure blanchie de poussière de plâtre. Et cet air buté. Il y a de la résistance dans cette tête-là, sans aucun doute, de la résistance.

J’aimerais enfouir mon visage dans son cou, me réfugier au creux de son épaule, les yeux clos caressés par une mèche échappée de son chignon, m’abreuver à la tiédeur de son corps. Est-ce l’insipide petite Jeanne offerte à mes mains qui m’a ainsi ému ? Je me sens en appétit. Et cette

silhouette ! Fine, souple, musclée ! J'aime cette nuque où la sueur perle à la racine des cheveux.

Le sculpteur se figea. Visage fermé. Concentré sur une observation. Mains en alerte sur le modelage de ses pensées.

La voilà !

Elle était là, devant moi depuis des semaines et je ne l'avais pas remarquée. Chère jeune fille !

Camille a senti ma présence, ses gestes se font plus lents. Elle pose la terre sur un buste, le caresse avec tant de douceur que j'en ai mal. Je suffoque.

Nous sommes seuls. Rose peut attendre.

Auguste approcha encore. Camille se tourna. Ses lèvres légèrement ouvertes tremblaient imperceptiblement. Ses yeux ne riaient pas. L'intensité du regard éclaboussa l'homme qui lui faisait face.

Je devine sous sa blouse sa respiration nerveuse. Elle n'a pas cessé de travailler. Elle façonne un buste viril. Un corps vibre sous la pression de ses doigts. Elle me tourne à nouveau le dos. Je suis proche à la toucher. Un frisson la parcourt. Quelques cheveux collés à son cou. Je me penche. Pose un baiser sur sa nuque. Elle a suspendu son geste, s'est cabrée légèrement, relâchée, inclinant la tête pour accueillir mes lèvres. Mes mains lourdes sur ses épaules.

Nous couvrons d'un linge humide son travail, cachons cette nudité de terre, modelée avec tant d'attention. Elle ne dit mot. A quoi pense-t-elle ? Quels songes se disputent sous cet air buté. Et si l'interruption de son travail la fâchait ?

D'un geste un peu brusque – cela ne lui a pas échappé – je termine de cacher ce corps d'homme, jeune, puissant. Camille me fait face, le sérieux de son visage m'impressionne. Quand elle est au travail, je la sens vibrer d'une rage intérieure et là, devant moi, elle paraît presque soumise.

Offerte.

– Viens !

Je l'entraîne vers mon atelier. Elle ne connaît pas cette pièce où je m'isole avec mes modèles. Une estrade, un manteau, une stèle couverte d'un drap.

Camille ne parle pas. Je la serre contre moi. Elle tressaille. Je dégrafe sa blouse, fais glisser sa robe et mon regard sur sa peau laiteuse. Sa poitrine palpite. Les yeux fermés, elle s'abandonne doucement. Je laisse mes doigts parcourir son corps, elle frémit sous mes caresses. De mes mains, je dessine sa silhouette, frôle son épaule du bout des lèvres. J'ai faim de cette chair-là. Je goûte sa peau salée, l'entraîne sur l'estrade, me glisse à ses côtés. J'explore, parcours les nœuds de sa colonne, gravis les marches de ses côtes saillantes, cours le long du sillon de ses cuisses fermées. Haletant, j'achève ma promenade sur son sein offert. Source de vie. Elle vibre, se plie à ma pression. Elle incline la tête, je dénoue sa chevelure, marée noire sur sa peau blanche.

Je m'écarte, elle se couche à demi. Ses reins, son bassin saillant, ses fesses.

Je saisis un peu trop brutalement ses hanches, incline sa taille. Ce n'est plus une offrande. C'est un abandon.

Elle est là ! Cette Andromède dont je cherche en vain le modelé parfait depuis des semaines. Je la tiens.

– Ne bouge plus !

Je me suis entendu prononcer cet ordre péremptoire, l'ai sentie se raidir.

Camille. Magnifique Camille. Je reprends mes esprits. Mon œuvre est là, sous le drap, figée depuis trop longtemps, ébauchée avec les formes des jeunes filles offertes par Rose comme un rempart à mes infidélités. Aucune de ces gamines n'égale Camille. Mon Andromède est dans ce corps fluide que je désire tant qu'il m'offre une force nouvelle. Je n'ai pas observé en vain, j'ai trouvé la substance. Je peux enfin me remettre au travail. Je retrouve ma terre. La fermeté des chairs, les frissons que je devine fouettent ma main. J'ai saisi l'instant. Je jouis de l'achèvement prochain.

Camille n'a pas bougé.

Mon travail est achevé. D'ici peu Andromède naîtra d'un marbre virginal.

Je m'approche, laisse mes doigts glisser sur le dos de celle devenue, malgré elle, mon plus cher modèle. Elle est glacée. Dans mon aveuglement, j'ai perdu la notion du temps. Mon œuvre est achevée, je peux me repaître de ce corps, je m'y plonge avec délectation. Elle tremble lorsque je la prends.

Nous ne faisons qu'un, abandonnés l'un à l'autre dans le silence. La nuit s'est emparée de l'atelier.

Je dois partir. Rose m'attend.

J'embrasse Camille dénoue nos corps à grand peine. Son regard brille. L'émotion d'être femme ?

Nous nous verrons demain. J'ai encore du travail et besoin d'elle pour achever mon œuvre.



De nombreuses semaines se sont écoulées. Je suis excité comme un enfant. Chaque fois qu'une de mes pièces sort du marbre l'émotion est la même. Le tailleur a fait du beau travail, ma finition est parfaite. Je compare une dernière fois la peau laiteuse de mon amante à la chair polie du marbre. L'une vibre de mon désir, l'autre de ma passion. Camille a le visage caché. Je n'ai pu lire dans ses yeux l'admiration qu'elle doit porter à mon travail. Je n'ai pas de temps à lui consacrer. Je la verrai plus tard. La sculpture part au Salon, il me faut l'accompagner, me montrer devant ce chef d'œuvre qui n'appartient qu'à moi. Les critiques vont m'encenser.

Un dernier regard à mon amante.

Quelle chance d'avoir terminé. Camille a forci, sa taille s'est un peu épaissie, sa poitrine est gonflée.

Elle est femme maintenant. Elle devrait être heureuse. Elle semble déchirée.

Je sens trop de tension en elle, je veux de la jeunesse rieuse, vivante, offerte. J'ai encore tant de projets à mener.

La petite Jeanne, fraîche, tendre, fera l'affaire.

Rose va me la retrouver.

